

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE. — Mlle de Terrys.

I

Marguerite inscrivit cette adresse sur son agenda. Elle pensait :

— Ceci, pour moi, ne fait aucun doute... Voici des bulletins de bagage de Romilly à Troyes.. C'est à Troyes que madame Ursule se rendait d'abord et qu'elle s'arrêtait avant d'aller à d'autres destinations dont je vois ici les indications diverses... C'est à Troyes qu'elle devait aller prendre ma fille pour l'emmener sans doute avec elle dans ses voyages... Elle descendait à « l'Hôtel de la Préfecture »... C'est par « l'Hôtel de la Préfecture » que je commencerai mes recherches et si elles sont infructueuses je suivrai la piste partout...

Madame Bertin avait inscrit d'assez nombreuses indications. Elle ferma son agenda.

— Vous voyez, dit-elle à Claude, que l'examen n'a pas été long et ne peut vous faire encourir aucun reproche... J'ai fini, mais il me reste encore une question à vous adresser.

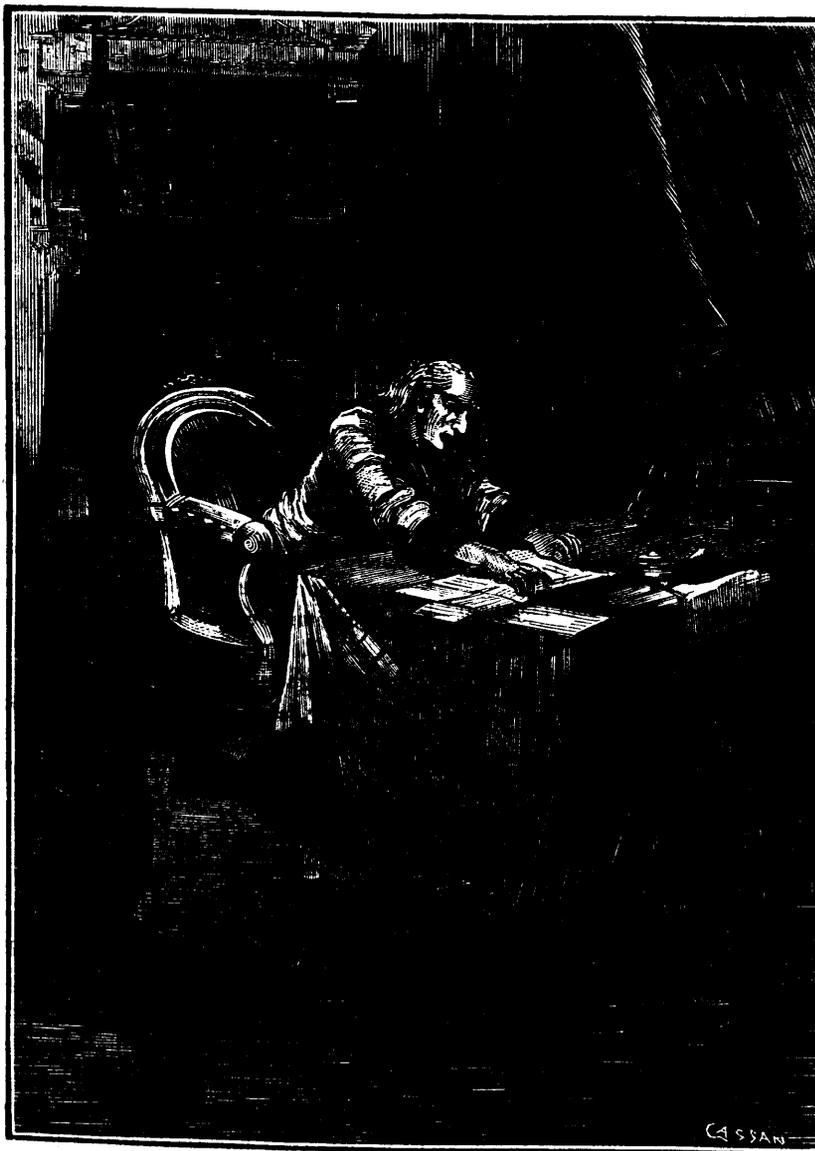
— Toujours aux ordres de madame...

— Vous n'avez jamais entendu dire que M. Vallerand, votre maître, eût une fille ?

A cette question, qui leur parut plus étrange que tout le reste, les deux serviteurs de feu Robert répondirent par un geste de brusque dénégation.

— Jamais, au grand jamais ! s'écria Claude. Monsieur

était un homme de bonne vie et mœurs, et n'étant point marié, il n'avait pas d'enfants... Il semblait même les détester, les enfants... Personne ne se serait permis de faire courir de méchants bruits sur son compte...



... M. de Terrys appuyait le doigt sur des lignes tracées à l'encre rouge.

instructions précises, elle pourrait de nouveau me faire perdre sa piste... Il faut lutter de ruse avec elle...

Marguerite traça un nom et une adresse sur une page de son carnet, déchira la page et la présenta à Claude qui la prit et lut :

Marguerite baissa la tête et marcha vers la porte. On descendit jusqu'au perron.

— Il ne me reste qu'à vous remercier de votre complaisance... dit la pauvre mère en glissant un billet de cent francs dans la main de Claude, qui se confondit en protestations de gratitude et en affirmations de son désir de trouver quelques nouvelles occasions d'être utile ou agréable à madame.

— Cette occasion se présentera... dit Marguerite.

— Et comment ?

— Dès que vous recevrez une lettre de madame Sollier, voulez-vous m'écrire pour m'apprendre en quel endroit vous lui enverrez ses malles.

— J'écrirai sans perdre une minute, mais à quelle adresse ?

La veuve réfléchit pendant une ou deux secondes.

— Cette Ursule doit connaître mon nom... pensait-elle. Si elle est instruite de ma démarche et si elle a reçu de Robert Vallerand des

« Monsieur Jovelet, rue de Varennes no *** »

— Bien, madame... Je vais mettre ceci en lieu sûr...

Madame Bertin remonta dans le coupé et Jovelet se réinstalla sur le siège, à côté du cocher. En arrivant à Romilly, à « l'Hôtel de la Marine, » il descendit, ouvrit la portière et demanda :

— Que va faire madame ?

— Nous quitterons Romilly par le premier train.

— Pour aller ?...

— A Troyes, à « l'Hôtel de la Préfecture »...

Les préparatifs de départ ne demandaient que fort peu de temps. Deux heures plus tard madame Bertin arrivait à Troyes et s'installait à l'hôtel que nous connaissons déjà et où nous avons vu Léopold Lantier, le réclusionnaire évadé, espionner Ursule Sollier et la fille de Marguerite.

Par un hasard, qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant, la pauvre mère fut logée précisément dans la chambre qu'avait occupé Renée.

Une demi-heure après l'arrivée de la voyageuse, Jovelet descendit prier la maîtresse de l'hôtel de vouloir bien monter auprès de sa maîtresse qui désirait s'entretenir avec elle. La bonne dame accourut.

— Que puis-je pour votre service, madame ? fit-elle en entrant.

— Me permettre de vous demander quelques renseignements, et ne point attribuer mes questions à une curiosité indiscrette, car elles me sont dictées par de très grands et très sérieux intérêts...

— Je vous renseignerai de mon mieux, madame, étant certaine d'avance que vous m'interrogerez pour les motifs les plus honorables.

— Vous avez une nombreuse clientèle ? commença Marguerite.

— Oui, madame... répondit l'hôtesse. Mon établissement est bien tenu et bien posé... Les personnes qui me font l'honneur de descendre ici une première fois ne manquent jamais d'y revenir.

— Vous connaissez alors les noms de vos clients habituels ?

— Mais sans doute, madame. .

— Comptez-vous, parmi ces clients, une certaine dame Ursule Sollier ?...

— Ursule Sollier !... Ursule Sollier !... répéta la maîtresse de la maison en interrogeant sa mémoire. Ma réponse ne sera qu'à demi satisfaisante... ajouta-t-elle.

— Comment ?

— Je reçois ici depuis plusieurs années, et cela deux ou trois fois par an, une voyageuse d'un certain âge qui se fait appeler madame Ursule, seulement j'ignore si son nom de famille est Sollier.

— Toujours du mystère, pensa Marguerite, mais ce doit être elle.

L'hôtesse reprit :

— Pourriez-vous me décrire la voyageuse qui vous intéresse ?... Quelques détails me permettront probablement de vous fixer au sujet de son identité...

— C'est une personne qui doit avoir aujourd'hui à peu près cinquante ans... Plutôt grande que petite, assez forte, le teint pâle, les yeux bleus, des cheveux grisonnants séparés en bandeaux plats sur le front.

— Ce signalement est, trait pour trait, celui de ma cliente

— Je m'y attendais... Cette dame Ursule arrivait-elle seule à Troyes ?

— Toujours seule... Elle venait visiter une jeune fille que chaque année, au moment des vacances, elle emmenait voyager avec elle hors de France...

Marguerite sentit son cœur battre à se rompre. Vivement et d'une voix tremblante elle demanda :

— Cette jeune fille était donc en pension dans la ville ?

— Oui, madame...

— Chez qui ?

— Chez madame Lhermitte, une institutrice fort honorablement connue, dont l'établissement se trouve de l'autre côté de la rue, en face de mon hôtel... De cette fenêtre, vous pourriez le voir.

Une émotion profonde, indescriptible, venait de s'emparer de madame Bertin. Une immense joie débordait dans son âme.

Elle touchait donc enfin à l'heure si ardemment souhaitée, si impatiemment attendue ! !

— Renée est là... s'écria-t-elle en s'approchant de la fenêtre d'où l'on apercevait le jardin du pensionnat. Là... tout près de moi !... Ah ! je n'espérais pas en vain !... Je savais bien que Dieu me prendrait en pitié et qu'il me conduirait vers Renée...

Des larmes abondantes coulaient sur ses joues, mais tout son visage rayonnait.

— Jovelet, poursuivit-elle en s'adressant au serviteur témoin de cette scène, j'ai hâte de la voir... de la tenir dans mes bras, de la serrer contre mon cœur !... J'aurai la force, soutenu par vous, de me rendre chez madame Lhermitte... Venez...

Aucune parole prononcée par Marguerite n'avait indiqué clairement de quelle nature étaient les liens qui l'unissaient à la jeune fille dont il était question ; mais, en présence d'une émotion communicative qu'elle ne pouvait s'empêcher de partager, l'hôtesse devina sans peine qu'une grande douleur avait précédé cette grande joie. Un frisson courut sur sa chair et ce fut d'une voix hésitante qu'elle balbutia :

— Restez, madame... la jeune fille n'est plus au pensionnat. Marguerite devint livide et elle interrogea du regard.

— Elle est partie... continua l'hôtesse.

— Partie !... répéta la veuve en chancelant.

— La personne que j'appelle madame Ursule, et que vous nommez madame Sollier, est venue ici il y a quelques jours et lui a fait quitter la pension...

— Allons, j'avais espéré trop vite !... murmura la malheureuse mère en se laissant tomber sur un siège et en cachant sa figure entre ses mains.

— Elles sont restées deux jours à l'hôtel, dans la chambre que vous occupez...

— Dans cette chambre... fit Marguerite en relevant la tête et en jetant autour d'elle un regard éploré. Ici !... Elle était ici !...

— Oui, et madame Ursule, au bout de quarante-huit heures et après avoir fait des emplettes de vêtements de deuil, a emmené mademoiselle Renée...

— Où la conduisait-elle ?... demanda violemment la veuve. Savez-vous où elle la conduisait ?

— A Paris.

— A Paris... Oui, cela devait être... C'est là qu'était le but du voyage commandé par la lettre dont l'adresse a passé sous mes yeux... A Paris... chez le notaire ! C'est là que j'aurais dû courir... Tant d'espérances pour arriver à une telle déception !...

Ah ! Dieu m'accable !...

Marguerite étouffait. Des sanglots pareils à un râle s'échappaient de sa gorge contractée. Elle se tordait les mains.

Sur un signe de Jovelet la maîtresse de l'hôtel se retira toute tremblante.

— Madame, dit alors l'intendant, du calme, je vous en supplie ! Songez que vous venez d'être très malade et que vous êtes encore faible... Souvenez-vous qu'il vous faut de la force et du courage pour mener à bonne fin l'œuvre que vous avez entreprise.

Ces quelques mots produisirent un effet immédiat. La pauvre femme imposa silence à son désespoir et comprima ses sanglots.

— Oui, vous avez raison... fit-elle, il faut de la force et du courage... J'en aurai.

— Que décide madame ?

— Nous retournons à Paris.

— Quand ?

— Aujourd'hui même, par le premier train.

— Madame ne veut-elle pas questionner la maîtresse de pension ?

— A quoi bon, mon Dieu ? Elle n'aura rien à me répondre... Le mystère dont on a sans cesse entouré ma fille existait pour elle comme pour tous...

Qui sait ? madame Ursule lui a dit peut-être où elle se proposait de conduire mademoiselle Renée...

— Soit, allons.. Mais d'avance j'ai la conviction que cette démarche sera sans résultat.

Marguerite ne se trompait pas. Madame Lhermitte l'accueillit avec les plus grands égards, mais ne put lui fournir aucun indice. Ursule Sollier, en emmenant sa pupille, s'était bien gardée de dire un seul mot de ses projets ultérieurs.

C'est en proie à un découragement absolu que la pauvre mère regagna « l'Hôtel de la Préfecture. » Jovelet s'informa des heures de départ et il fut décidé que le retour à Paris aurait lieu le soir même.

IX.

Rue de l'École-de-Médecine l'horizon que nous avons laissé si sombre s'était éclairci. Le docteur Maréchal, à chacune de ses visites, constatait un mieux sensible, quoique l'état comateux dans lequel se trouvait Renée n'eût pas encore tout à fait disparu. La fièvre cédait rapidement.

Zirza la blonde s'était installée au chevet de la malade et la soignait avec un dévouement de sœur.

Paul Lantier avait élu domicile chez l'étudiant en médecine laissant son logement tout entier à Mme Verdier et à Renée.

Le fils de Pascal, malgré la joie que lui causait le prochain rétablissement de la jeune fille, éprouvait une anxiété profonde. Il se demandait avec angoisse si Renée le reconnaîtrait quand ses yeux enfin ouverts se tourneraient vers lui... Il se demandait surtout comment l'enfant accueillerait l'aveu de sa tendresse... Si absorbé qu'il fût d'ailleurs par ses amoureuses préoccupations, Paul envisageant la nécessité peut-être impérieuse de se suffire un jour à lui-même, ne négligeait point ses études de droit.

Depuis le jour où Renée presque mourante était devenue l'hôte inconscient de son logis, il n'avait quitté la rue de l'École-de-Médecine que pour se rendre à ses cours, négligeant complètement son père et mademoiselle Honorine de Terrys, à laquelle cependant il devait une visite afin de lui apprendre ce qui se

passait, puisqu'elle s'intéressait à Renée, l'ami de Pauline Lambert.

La pensée lui était bien venue d'aller chez Honorine, mais la même raison qui l'empêchait de faire sa déclaration à la préfecture de police l'avait arrêté. Il s'était dit :

— Un mystère enveloppe l'existence de Renée... Ai-je donc le droit de parler, sans son autorisation, du crime tenté contre elle ?

Nous ramenons nos lecteurs près de la jeune malade, au moment de la visite matinale du médecin.

Paul, Jules Verdier et sa femme causaient, non dans la chambre où reposait Renée mais dans la pièce voisine. On frappa deux petits coups à la porte.

— C'est Maréchal... dit Jules.

Zirza s'empressa d'ouvrir. Le jeune docteur entra et, après avoir serré toutes les mains, demanda :

— Comment va notre malade ?...

— Nous parlions d'elle... répliqua Mme Verdier.

— Est-ce que, depuis hier, il s'est passé quelque chose d'inattendu ?

— Oui...

— Quoi donc ?

— J'étais couché là, sur ce divan, et je dormais à poings fermés, lorsque je fus réveillée tout à coup par des plaintes... Je ne pris que le temps de passer un jupon, et j'entrai dans la chambre de la chère mignonne... Je la trouvai assise sur le bord de son lit, gesticulant, prononçant avec un accent de terreur des phrases incompréhensibles, et semblant faire de vains efforts pour chasser des fantômes qui se dressaient devant elle et l'obsédaient. Très inquiète de la voir en un pareil état je m'approchai vivement et je lui parlai...

Zirza s'interrompit.

— Que se produisit-il alors, ma chère dame ? demanda le médecin à Mme Verdier qu'il écoutait avec une attention profonde.

— Elle ne parut pas m'entendre... répondit la blonde Zirza. Tout son corps se mit à trembler. Son visage prit une expression d'affolement qui me fit peur... Elle sembla se débattre de nouveau contre une apparition terrifiante, puis, après une crise qui dura quelques secondes, elle laissa retomber sa tête en arrière sur l'oreiller et perdit connaissance... Si grande était la paleur de son visage que je la crus morte. Je plaçai ma main sur sa poitrine. Son cœur battait... Je fus rassurée et je m'assis près d'elle en vous attendant... Depuis ce moment elle n'a pas bougé...

— Que penses-tu de cela ? demanda Jules Verdier à son ami Maréchal.

— Je pense, répliqua le docteur, que la crise dont madame s'est effrayée devait avoir pour cause un cauchemar rappelant à mademoiselle Renée le crime tenté contre elle... Nous touchons, je le crois du moins, à la dernière période de la prostration... Il me paraît certain que les pensées de notre malade seront lucides au moment de son réveil, car le sommeil a dû succéder à l'évanouissement...

— Si c'est le sommeil, il dure encore.. dit M^{me} Verdier.

— Nous allons la réveiller...

— Docteur, cher docteur, murmura Paul d'une voix à peine distincte. Croyez-vous qu'elle me reconnaîtra ?...

— Je le crois... je l'espère... Mais c'est vous qu'elle verra e dernier.

L'étudiant en droit regarda le médecin avec inquiétude.

— Pourquoi cela ? reprit-il.

— Parce que je redoute l'impression que votre vue peut produire sur elle... Il faut ménager la nature évidemment délicate et nerveuse de cette jeune fille... Je veux éloigner d'elle, jusqu'à nouvel ordre, toute agitation morale... Nos visages heureux l'étonneront, mais sans l'épouvanter... Il n'en serait pas de même du vôtre... Restez donc ici, mon cher Paul, et attendez avec patience...

— Attendez ! c'est un supplice que vous m'infligez ! un supplice intolérable !

— Je le sais et je le regrette : mais vous comprenez que l'intérêt de la malade doit passer avant tout !...

Paul le comprenait. Il courba la tête sans répliquer, et se laissa tomber sur un siège.

Le docteur Maréchal, suivit de madame et de M. Verdier, entra dans la chambre de Renée. Tous les trois s'approchèrent du lit.

La fille de Marguerite avait les yeux clos et le visage tourné de leur côté. Ce visage était calme. Un nuage rose colorait les joues. La poitrine se soulevait à intervalles égaux. Ses cheveux blonds, soyeux, étalés sur l'oreiller autour de la tête, semblaient faire une auréole à sa beauté chaste et touchante.

— En vérité cette enfant est ravissante ! dit le docteur.

Il prit une des mains de Renée.

Celle-ci fit un léger mouvement, mais ses paupières restèrent closes.

— Le sommeil résiste ! continua Maréchal en souriant,

Puis il pressa doucement la petite main qu'il tenait entre les siennes.

La jeune fille tressaillit. Les paupières s'entrouvrirent. Pendant un instant ses yeux restèrent fixés sur un point vague, mais bientôt elle les tourna successivement vers le médecin, vers Jules et vers Zirza. Ses traits fins et charmants exprimèrent un étonnement profond.

— Où suis-je ? balbutia-t-elle.

Le son de la voix de Renée était doux et vibrant.

Paul, immobile derrière la porte entr'ouverte, reconnut cette voix. Il retint sa respiration pour mieux entendre.

Le docteur répondit :

— Vous êtes dans une maison amie, mademoiselle, et ce sont des amis, qui vous entourent.

Renée regarda de nouveau les trois personnes debout auprès d'elle, puis elle promena ses yeux autour de la chambre.

— Ne vous fatiguez point, mademoiselle, reprit le médecin, ne cherchez pas à vous reconnaître, vous l'essayeriez vainement... Vous êtes entrée dans cette demeure la nuit, au moment où on venait de vous relever, presque mourante, sur la berge couverte de neige du pont de Bercy.

Les paroles du docteur Maréchal produisirent sur Renée une impression étrange. Elles évoquèrent pour elle le souvenir net et distinct de la scène dont le coupé qui l'attendait à la gare de l'Est, et qui devait la conduire auprès de sa mère, avait été le théâtre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup en portant ses mains à son front. Mon Dieu !... je me souviens !... Cet homme... cette voiture... le bandeau de soie serré sur ma bouche et qui m'étouffait... la chute, ensuite, la terrible chute... Et je ne suis pas morte...

— Vous êtes vivante, mon enfant, et guérie... mais vous avez été bien malade.

— Bien malade ?... répéta Renée. Encore une fois, où suis-je donc ?

— Chez des amis, je vous le répète... ou plutôt chez un ami.

— Cet ami, quel est il ?

— Celui qui vous a sauvée et recueillie...

— Est-ce vous, monsieur, qui avez fait cela ? demanda la jeune fille en tendant les mains vers Maréchal.

— Non, mademoiselle, je ne suis que votre médecin...

Et voici votre garde-malade... ajouta Jules Verdier, en désignant sa femme, qui sourit à Renée.

— Ah ! je vous remercie tous et de tout mon cœur... s'écria la jeune fille. Mais nommez-moi celui à qui je dois de n'être pas morte, enfouie dans la neige ! J'ai soif de lui témoigner ma reconnaissance... qu'il vienne ! qu'il vienne !

— Calmez-vous, mademoiselle, reprit vivement le docteur. Votre convalescence est loin d'être achevée, et je crains pour vous des émotions qui retarderaient la guérison complète... Je vais cependant vous satisfaire... du moins en partie... votre sauveur se nomme Paul...

— C'est un jeune homme ?

— Oui, mademoiselle...

Renée ferma les yeux. Elle évoquait l'image entrevue, quelques semaines auparavant, aux fenêtres de « l'Hôtel de la Préfecture. » Cette image, nous le savons déjà, tenait une grande place dans son cœur ingénu.

Plus rapide que l'éclair une pensée lui traversa l'esprit. Son sauveur du pont de Bercy n'était-il pas le jeune inconnu de Troyes ? Mais, après avoir réfléchi pendant le quart d'une seconde, Renée comprit l'absurdité, ou plutôt la folie, d'une telle supposition...

— Vous figurez-vous le connaître, mademoiselle ? demanda Maréchal.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Si cependant vous le connaissiez ?... poursuivit le médecin.

— Je n'en serais que plus heureuse de le voir...

— Et vous commanderiez à votre émotion ?...

— Je resterais aussi calme que je le suis en ce moment...

— Bien vrai ?

— Je vous l'affirme !...

— Dans ce cas, je me risque.. dit le docteur. Mon cher Paul, ajouta-t-il d'une voix plus haute, venez donc recevoir les remerciements qui vous sont dus...

L'étudiant en droit n'avait pas perdu un mot des phrases échangées entre Maréchal et Renée. La main crispée sur le côté gauche de sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur, il attendait, févreux, que le docteur lui permit d'entrer.

Sans lui laisser le temps d'achever son appel, il ouvrit tout à fait la porte et s'élança vers le lit. Avant d'avoir fait les trois quarts du chemin il s'arrêta tremblant, secoué par une angoisse terrible.

Renée venait de le reconnaître. Elle tendit vers lui ses deux mains en poussant un faible cri de joie. Mais la secousse était trop violente pour la pauvre enfant. Sa tête retomba en arrière ; ses yeux se fermèrent de nouveau. Elle venait de perdre connaissance pour la seconde fois.

— Mon Dieu... balbutia Paul éperdu. Mon Dieu, nous l'avons tuée !

— Ne craignez rien de grave... répliqua le docteur. Il s'a-

git d'une simple syncope, et des plus bénignes... Dans un instant mademoiselle Renée reprendra connaissance. . Restez auprès d'elle... C'est à vous de la questionner... Elle vous apprendra certainement tout ce qu'il importe que vous sachiez... Je vais écrire une ordonnance, et notre blonde sœur de charité voudra bien se charger d'aller chez le pharmacien...

— Tout de suite, docteur...

Et Mme Verdier emmena les deux hommes dans la pièce voisine, dont elle referma la porte.

Paul Lantier s'était assis au chevet du lit. Tout tremblant encore, il saisit une des mains de Renée...

En dépit de son évanouissement, qui commençait d'ailleurs à se dissiper, la jeune fille reçut en plein cœur une sorte de commotion électrique. Elle se souleva lentement et son regard rencontra celui de Paul. Prise d'une pudeur virginale, elle dégagea doucement sa main, remonta jusqu'à son menton les couvertures épaisses, et murmura d'une voix mal affermie, mais avec un accent qui remua l'âme de l'étudiant et fit bondir son cœur :

— C'est donc à vous, monsieur, que je dois la vie ! .

— A moi, oui, mademoiselle... à moi qui n'espérais qu'à peine vous revoir...

— Me revoir ? répéta Renée avec une duplicité naïve, car elle savait à merveille à quoi s'en tenir. Vous me connaissiez donc ?

— Si je vous connaissais ! s'écria le jeune homme ; ignorez-vous, mademoiselle ? Il m'avait suffi de vous entrevoir à Troyes. Votre image était à jamais gravée dans mon âme... Je ne devais plus, désormais, passer une journée, une heure, une minute sans penser à vous... Je demandais à Dieu, puisqu'il avait fait de vous l'étoile de ma vie, de me placer de nouveau sur votre chemin... Il a daigné m'entendre... il a exaucé ma prière.. il m'a permis de vous sauver... il me permet de vous dire que je vous aime...

Paul s'arrêta. Renée prêtait encore l'oreille. Elle écoutait avec un trouble délicieux, avec une ivresse indicible... Cette musique d'amour, dont pour la première fois elle entendait les sons, la tenait sous le charme...

— Merci de m'avoir sauvée... balbutia la jeune fille en fermant les yeux ; je veux vivre...

— Oui vous vivrez... poursuivit Paul. Vous vivrez pour être heureuse et pour être vengée...

— Vengée ? répéta la convalescente que ce mot fit tressaillir.

— Certes, et j'attendais que la parole vous fût revenue pour vous demander vos ordres, pour apprendre de votre bouche si vous m'autorisez à poursuivre les scélérats dont vous avez été victime.

A cette allusion au passé, la fille de Marguerite frissonna de tout son corps.

— Je me souviens... je me souviens... dit-elle. Cet homme, ce misérable qui prétendait me conduire à ma mère...

— Votre mère ! s'écria Paul. Vous l'avez retrouvée ?...

Renée regarda l'étudiant avec stupeur.

— Comment savez-vous ?... demanda-t-elle.

— Je sais que votre naissance est entourée de mystère... répliqua le jeune homme ; je sais que depuis dix-huit ans on vous a élevée loin des vôtres... cachée aux yeux de tous, ne voyant jamais qu'un inconnu que l'on disait votre protecteur, qu'une femme qui venait vous visiter de la part de cet inconnu... Je sais que vous ne portez qu'un nom, celui de Renée, et que vous

ne vous en connaissez pas d'autre... Je sais encore que vous avez quitté le pensionnat de madame Lhermitte il y a quelques jours, en compagnie de la mandataire de votre protecteur dont on vous annonçait en même temps la mort, mais mes renseignements s'arrêtent là. Vous venez de me parler d'un homme qui devait vous conduire à votre mère... Quel était cet homme ? D'où venait-il ? Où l'avez-vous rencontré ?...

L'étonnement de Renée grandissait. Elle ne pouvait comprendre que son sauveur fût si bien instruit de choses qu'elle croyait ignorées du monde entier.

— Avant de vous répondre, fit-elle, je voudrais savoir comment l'étrange mystère au milieu duquel j'ai grandi est connu de vous ?...

— J'ai appris tout ce qui vous concerne par mademoiselle de Terrys... répondit Paul, n'ayant aucun motif pour cacher la vérité.

La fille de Marguerite n'avait point oublié ce nom.

— Mademoiselle de Terrys... répéta-t-elle joyeusement. L'amie de mon amie Pauline Lambert...

— Oui, mademoiselle... Je lui parlais de vous... Le matin même elle avait reçu une lettre de Pauline Lambert, lui apprenant votre départ du pensionnat et les ténueuses épaisses répandues autour de vous... Cette lettre me mettait au désespoir.

— Pourquoi ?

— Parce que votre disparition me frappait au cœur, moi qui vous aimais, moi qui m'étais juré de vous offrir ma vie, et qui me voyait brusquement séparé de vous, presque sans espoir de vous retrouver... Ah ! j'ai cruellement souffert, allez !... Le monde me semblait vide, et je songeais à mourir si vous étiez à jamais perdu pour moi...

Une larme coula sur la joue du jeune homme.

— Mais aujourd'hui je veux vivre !... poursuivit-il. Vous m'êtes rendue, je suis heureux... Vous n'avez pas de famille... Qu'importe ? Si vous consentez à m'aimer, la mienne sera la vôtre...

— J'ai une mère, balbutia Renée.

— On vous a dit qu'elle vivait et vous le croyez ?

— Oui.

— Eh bien, nous la chercherons ensemble, nous la retrouverons et je lui dirai : « Madame, voici votre enfant que sans moi vous n'auriez jamais revue... Je l'ai sauvée pour la jeter dans vos bras, mais je l'aime plus que ma vie... Donnez-la-moi, madame ; je vous jure de la rendre heureuse !... » Croyez-vous que votre mère hésitera ?...

Renée ne répondit point à cette question et devint songeuse.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? demanda-t-elle.

— Depuis cinq jours...

— Cinq jours sans connaissance !

— Ah ! vous étiez malade... bien malade ! mais grâce au ciel votre jeunesse et les soins du docteur ont triomphé du mal...

— Où m'avez-vous trouvée, mourante, et recueillie ?...

Pascal raconta brièvement le drame sinistre du pont de Beroy.

— Vous devez comprendre, ajouta-t-il, ce qui s'est passé dans mon âme lorsque je vous ai reconnue...

— Oui, murmura la fille de Marguerite... Le hasard qui vous a mis sur ma route est providentiel... Dieu a voulu qu'il en soit ainsi...

— Et cela prouve bien que Dieu nous destinait l'un à l'autre... ajouta l'étudiant avec feu.

Cette fois encore Renée garda le silence. Paul reprit au bout d'une seconde :

— Je vous ai adressé tout à l'heure une question à laquelle je vous supplie de répondre... Les gens qui ont voulu vous tuer sont vos ennemis, vos ennemis acharnés... Rien ne prouve qu'ils ne recommenceront pas leur tentative le jour où ils vous sauront vivante... Il faut les mettre hors d'état de nuire... Autorisez-moi donc à les dénoncer à la police qui saura les traquer dans l'ombre où il se cachent... Puis-je agir ?...

— Avant de prendre une décision à cet égard, j'ai besoin d'éclaircir bien des points sombres...

— Je le comprends et je vous y aiderai de tout mon pouvoir... Rappelez vos souvenirs. Vous êtes partie de Troyes avec la personne qui est venue vous chercher au pensionnat ?

— Madame Ursule, oui la mandataire de celui qu'on appelait mon protecteur...

— Où devait-elle vous conduire ?

— A Paris.

— Ce voyage avait-il un but avoué ?

— Oui.

— Lequel ?

— Nous portions à un notaire une lettre en échange de laquelle il devait me remettre des papiers cachetés... Ces papiers, disait-on, m'expliqueraient le secret de ma naissance...

— Vous avez cette lettre ?

— Non, madame Ursule ne s'en séparait pas.

— A quel notaire était-elle adressée ?

— Je ne l'ai jamais su...

— Par qui avait-elle été écrite ?

— Par mon protecteur.

— Ce protecteur, comment s'appelait-il ?

— Robert. Madame Ursule affirmait ne le connaître que sous ce nom.

— Est-ce elle qui vous parlait de votre mère ?

— Oui.

— Que vous en disait-elle ?

— Que ma mère était vivante, mais que je ne la verrais jamais... Je l'ai priée, suppliée, conjurée de me mettre à même de la retrouver... Je n'ai rien obtenu...

— Peut-être ne savait-elle rien...

— Je crois qu'elle savait beaucoup, au contraire, et qu'en se taisant elle obéissait à une consigne...

— Enfin, en arrivant à Paris, elle vous a conduite chez ce notaire ?...

— Madame ne m'accompagnait point à Paris...

— Comment ?... comment ? s'écria Paul. — Je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre...

Et la fille de Marguerite raconta l'accident qui les avait forcées de passer plusieurs jours à Maison-Rouge à « l'Hôtel de la Gare. »

— Mais alors, demanda Paul devenu très anxieux, qui vous a décidée brusquement à partir seule ?

— Une lettre...

— Une lettre adressée à vous ?

— Oui.

— Par quelqu'un que vous connaissiez ?

— Non...

— Et vous avez eu confiance ?

— Comment aurais-je pu concevoir un doute ? La lettre était signée : « Un ami de votre mère. »

— Malheureuse enfant, on vous attirait dans un piège !..

— La violence dont j'ai été victime me le prouve...

— Avez-vous conservé cette lettre ?

— Sans doute.

— Où est-elle ?

— Elle doit se trouver dans une de mes poches...

Paul quitta son siège et courut aux vêtements de Renée. M^{me} Verdier les avait nettoyés, brossés, et acorachés à un portemanteau. L'étudiant les fouilla.

— Je ne trouve que ceci... dit-il en posant sur un meuble le porte-monnaie de Renée.

— Ah ! fit la jeune fille, je me souviens... — La lettre était dans la poche gauche de ma pelisse...

— Cette poche est vide... il fallait s'y attendre... La lettre pouvait servir d'indice... Les misérables l'ont fait disparaître...

— Qu'importe ? fit la jeune fille, je l'ai lue si souvent en pensant à ma mère que j'en sais par cœur le contenu...

L'étudiant secoua la tête.

— Hélas ! dit-il, ce n'est pas la même chose... Des souvenirs ne constituent pas une preuve, et l'écrit en était une... Enfin apprenez-moi les termes de cet écrit odieux...

Renée se recueillit, et au bout de quelques secondes récita textuellement la lettre. Paul frissonnait d'épouvante en l'écoutant.

— C'est monstrueux, cela ! s'écria-t-il, quand elle eut achevé. Faire appel aux sentiments les plus doux, aux instincts les plus sacrés, pour vous perdre ! Et cet ami prétendu de votre mère vous attendait à la gare de l'Est ! Il cherchait à vous étouffer dans la voiture !.. Il prenait sa lettre, et, se croyant sûr de ne laisser derrière lui aucune preuve matérielle de son crime, il vous précipitait vivante du haut du pont de Bercy ! Mais quel est donc ce misérable, et pourquoi est-il votre ennemi ?

— Je n'ai fait de mal à personne au monde... murmura Renée. Comment puis-je avoir des ennemis ?

— Avez-vous déjà vu ce scélérat ?

— Jamais... j'en suis bien sûre... et cependant...

— Quoi donc ?

— Le timbre de sa voix ne me paraissait point inconnu... Il me semblait l'avoir entendu déjà...

— Où ?... en quelle circonstance ?...

— Je ne sais pas... j'ai beau chercher... je ne me souviens plus...

— Que vous a dit cet homme en vous recevant à la gare ? reprit Paul Lantier.

— Qu'il allait me conduire auprès de ma mère... répondit Renée.

— Vous a-t-il parlé du mystère qui vous entoure ?

— Il m'a dit que ma mère se réservait de l'éclaircir...

— Est-il venu à vous sans hésitation ?

— Oui... Il a prétendu me connaître depuis longtemps étant chargé par ma mère de veiller sur moi...

— Ah ! les misérables sont habiles, s'écria l'étudiant, mais je cherche en vain les mobiles qui les faisaient agir... Quel intérêt pouvaient-ils avoir à votre mort ? La justice seule trouvera le mot de cette énigme... Il faut la prévenir...

— Cela m'épouvante... murmura la jeune fille.

— Pourquoi ?

— Le passé m'est inconnu, songez-y donc ! J'ai peur qu'en portant la lumière au milieu des ténèbres on éclaire des secrets de honte, et que ma mère y soit mêlée...

Paul garda le silence. René avait raison, il le sentait bien.

— Soit ! fit-il au bout d'un instant. Je comprends les scrupules de votre amour filial et je les respecte, mais ce que nous n'osons demander aux représentants de la loi, je le ferai. Je traquerai vos ennemis, moi ! je saurai s'ils peuvent être livrés aux tribunaux sans compromettre l'honneur de votre mère... Et, si c'est impossible, je vous vengerai seul ! !

— Vous ferez cela ?... balbutia la fille de Marguerite avec émotion en tendant la main à l'étudiant.

— Je le ferai, je vous le jure, quand je devrais pour cela remuer le monde !... Mais il est bien des choses que j'ai besoin de connaître avant d'agir.

— Lesquelles ?

— Pensez-vous que cet dame Ursule qui devait vous accompagner à Paris et que vous avez quittée soit encore à Maison-Rouge ?

— Elle doit y être, car au moment de mon départ le docteur déclarait indispensables plusieurs jours d'absolu repos...

— Rien ne vous fait-il supposer qu'elle était de connivence avec les scélérats qui voulaient vous perdre ?

— Rien... mais son obstination à ne me point répondre quand je l'interrogeais au sujet de mon passé et de mon avenir me semble bien étrange...

— Et, comme vous, je la trouve suspecte. Il faut que je voie cette femme... Je saurai la contraindre à parler... Qu'elle le veuille ou non elle mettra dans mes mains l'extrémité du fil conducteur... Si elle est de bonne foi... si elle se contentait d'obéir passivement aux ordres de ce Robert de qui vous dépendiez, elle doit savoir bien des faits de nature à me guider... il est certain que le protecteur de votre enfance l'aura mise en garde contre vos ennemis, quels qu'ils soient. Je veux, je dois la voir...

— Irez-vous donc la trouver à Maison-Rouge ?

— Sans doute... et le plus tôt possible...

— Sous quel prétexte ?

— Je n'aurai pas besoin de prétexte... Rien n'est plus simple et plus habile que de dire la vérité... Si madame Ursule n'est point complice, elle doit être dans un état de mortelle inquiétude à votre sujet. Je la rassurerai d'abord, et je lui demanderai son assistance pour arriver au but que je poursuis... Comment me la refusera-t-elle ?...

— C'est vrai...

— Où la trouverai je à Maison-Rouge ?...

— A « l'Hôtel de la Gare... » à deux pas du chemin de fer... répondit la jeune fille ; puis elle ajouta, avec une expression de crainte : Mais allez-vous donc m'abandonner ? me laisser seule ici ?

— Vous êtes hors de danger, chère enfant, et vous ne serez pas seule... Vous aurez pour compagne, jusqu'à mon retour, la personne qui tout à l'heure était auprès de vous... Zirza, la femme de mon ami Jules Verdier... une créature excellente... un cœur d'or...

— Mais au moins ce voyage sera de courte durée ? reprit la fille de Marguerite.

— Très courte... juste le temps d'aller chercher madame Ursule et de l'amener près de vous...

— Quand comptez-vous partir ?

— Demain matin...

— Et vous reviendrez ?...

— Demain soir, sans doute...

— J'aurais un désir... dit René timidement.

— S'il dépend de moi de le satisfaire ce sera vite fait...

— Je voudrais savoir si mon ami Pauline Lambert a écrit de nouveau à mademoiselle de Terrys, et si elle lui parle de moi.

— Vous le saurez dès aujourd'hui, car j'irai voir tantôt mademoiselle Honorino et je lui raconterai tout... Elle sera bien heureuse d'apprendre que je vous ai retrouvé...

— Ah ! que vous êtes bon, et que je vous suis reconnaissante ! !...

On frappa doucement à la porte de la chambre. René tressaillit.

— Ne craignez rien... fit Paul, ce sont nos amis qui s'impatientent... Permettez-vous qu'ils entrent ?

— Mais je le crois bien... Je veux les remercier encore une fois des soins qu'ils m'ont prodigués avec vous...

— Entrez ! cria l'étudiant.

La porte s'entr'ouvrit et Zirza montra sa jolie tête blonde et souriante.

— Monsieur Paul, le déjeuner vous attend... dit-elle. La potion de mademoiselle René est prête, et elle doit la prendre avant le bouillon que le docteur a prescrit pour ce matin.

René fit signe à M^{me} Verdier de franchir le seuil et de s'approcher du lit ; elle lui serra les mains en murmurant d'une voix émue :

— Laissez-moi vous dire, madame, du fond du cœur, combien je suis reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi, vous et votre mari.

— De la reconnaissance, mademoiselle ! ! répliqua vivement Zirza. Et pourquoi donc ça ?... Est-ce qu'on ne doit pas s'entraider dans la vie ? J'ai veillé près de votre lit deux ou trois nuits... le beau mérite ! ! Ne veilleriez-vous point près du mien si j'étais bien malade !...

— Oh si, et de grand cœur !...

— Vous voyez que c'était à charge de revanche !... Egoïste tout pur ! ! Vous êtes l'amie de notre ami Paul que nous aimons beaucoup... Voulez-vous nous aimer un peu ?...

— Oui... oui... cent fois oui, je le veux ! répondit la fille de Marguerite.

— Alors, je vous embrasse.

Et Zirza embrassa René, qui lui rendit ses baisers avec effusion.

— Amitié jurée ! reprit ensuite M^{me} Verdier, C'est signé et c'est parafé ! A la vie, à la mort ! Maintenant, vous plaît-il que nous déjeunions auprès de vous, pour vous tenir compagnie ?

— Cela me plaît infiniment...

— Dans ce cas, messieurs, dressez la table ici tandis que je vais faire prendre la potion à notre chère convalescente, et dans un quart d'heure je lui donnerai son bouillon...

Les deux jeunes gens apportèrent la table toute servie et s'installèrent avec Zirza pour déjeuner à côté du lit.

X

Tandis que ceci se passait rue de l'Ecole-de-Médecine, une scène d'un tout autre genre avait lieu dans l'hôtel habité par M. de Terrys et sa fille Honorine.

Il était dix heures du matin. Le comte, qui malgré son état de souffrance ne s'attardait jamais au lit, écrivait près du feu de son cabinet.

Le vicillard était bien changé depuis le jour où nos lecteurs

l'ont vu en conférence avec Pascal Lantier. Il n'avait littéralement que le souffle, et ressemblait bien plus à un mort qu'à un vivant.

Devant lui était placé l'épais volume, formé par un grand nombre de cahiers de papier reliés ensemble, et sur lequel il écrivait ses Mémoires, ou pour mieux dire ses impressions. L'écriture couvrait environ les sept huitièmes des pages.

Le comte traça une dernière ligne, reposa sa plume sur son bureau et se renversa dans son fauteuil, le visage décomposé et des gouttelettes de sueur aux tempes.

— Allons, murmura-t-il d'une voix sourde, octo fois c'est la fin... Jo n'ai plus même la force de tenir la plume... Mes yeux s'éteignent... Mes pensées deviennent confuses... l'âme s'affaïsse en même temps que le corps s'affaiblit... Décidément c'est la fin...

Pendant quelques secondes il respira sans parler, mais avec effort, puis, quittant sa position renversée, il se pencha de nouveau vers le volume ouvert devant lui, et reprit :

— Eh ! mon Dieu, qu'importe, après tout ? Ma fille sera libre... riche... heureuse... Moi j'ai assez vécu, je pars, et j'ai bien fait d'écrire ce dont Pascal Lantier m'a donné l'idée avec son effrayant récit... C'est-là...

Le comte tourna successivement plusieurs feuillets du livre et s'arrêta à une page dont tous les alinéas étaient guillemetés.

— Là, j'ai retracé les phases de mon étrange maladie... continua-t-il. Là, j'ai décrit le traitement plus étrange encore grâce auquel j'ai si longtemps lutté contre la mort... Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, on accusait quelqu'un de m'avoir empoisonné, on trouverait ici la preuve que, si vraisemblable qu'elle paraisse, l'accusation est fautive...

En disant ce qui précède M. de Terrys appuyait le doigt sur des lignes tracées à l'encre rouge.

Voici celles étaient ces lignes que le comte lut à demi-voix :

J'ai toujours refusé de consulter un médecin, par le motif que je fais profession, à l'endroit de la science médicale. Ce qui m'a soutenu, ce qui m'a permis de vivre, quoique mortellement atteint, c'est un remède mystérieux connu de moi seul en Europe. Ce remède, le plus violent des poisons peut être, si on l'administre sans méthode et sans prudence est le venin desséché d'un reptile des tropiques, le crocodile.

Une boîte de cristal de roche contient ce qui reste de ce poison sauveur. Cette boîte se trouve dans le petit meuble où sont renfermés ces souvenirs.

" Si, après ma mort, en présence de mon corps saturé de poison, on accusait quelqu'un d'un crime, la présente déclaration suffirait pour justifier l'innocent."

Quand M. de Terrys eut fini de lire, il murmura :

— Cela est bien ainsi et rend impossible toute erreur... Je suis prêt à paraître devant le juge suprême, avec la certitude que personne ne peut être compromis par ma faute...

Il ferma le volume, prit le trousseau de clefs qui pendait à la serrure de l'un des tiroirs de son bureau, fit pivoter le fauteuil sur lequel il était assis, ouvrit le meuble que nous connaissons, plaça le volume manuscrit sur une liasse de papiers d'affaires, et prit la boîte de cristal à demi pleine encore de poudre de crocodile.

Nous savons déjà qu'un plateau d'argent, placé sur le meuble, supportait une carafe pleine d'eau et un verre. Le comte jeta dans ce verre une pincée de poudre en disant tout bas :

— Encore quelques heures... il le faut...

Après avoir versé de l'eau sur le terrible médicament, il agita le verre afin de bien opérer le mélange, puis il but lentement et pour ainsi dire goutte à goutte.

Immobilisé alors, la tête haute, les épaules appuyées au dossier de son fauteuil, il attendit que l'effet se produisît.

Trois minutes s'écoulèrent, comme le jour où M. de Terrys avait fait assister Pascal Lantier à l'absorption du remède indien.

Au bout de ce temps la figure se contracta, les membres se raidirent, les yeux devinrent fixes ; mais ces symptômes ne se manifestèrent point avec l'intensité habituelle.

Le visage s'empourpra soudainement et passa du rouge sombre au violet. Une révolution semblait se faire dans l'organisme épuisé.

M. de Terrys se leva brusquement et porta ses deux mains à sa poitrine d'où s'échappait un râle pareil au sifflement d'un reptile, ensuite il retomba sur son fauteuil, la tête en arrière, les bras pendants.

Le râle s'éteignit, les soubresauts convulsifs de la poitrine se ralentirent et s'arrêtèrent tout à fait.

Le comte, les yeux tournés dans leurs orbites, et la bouche entr'ouverte, ne remua plus... — il était mort.

Regulièrement on déjeunait à onze heures et demie à l'hôtel de Terrys.

Le vieillard, qui depuis longtemps ne quittait plus son cabinet ou sa chambre, attendait par habitude, pour prendre ses repas, le moment où sa fille se rendait seule à la salle à manger.

Là même après onze heures sonna et le valet de chambre se disposa à venir demander, comme de coutume, les ordres de son maître. Il traversa la chambre à coucher qui précédait le cabinet de travail et frappa deux petits coups contre la porte. Ne recevant aucune réponse, il frappa plus fort.

Même silence. L'inquiétude le prit. Il fit tourner le bouton et entra. Le bureau, surélevé d'un cartonier, cachait depuis la porte une partie du cabinet.

Le valet de chambre s'avança pour s'assurer que le comte se trouvait derrière ce bureau. Après avoir fait quelques pas il s'arrêta, pâle et frissonnant, en voyant son maître dans la position que nous avons décrite.

Le premier mouvement de stupeur et d'effroi calmé, il reprit sa marche vers le fauteuil et prit les mains du comte. Il les trouva glacées.

L'immobilité, la rigidité du corps étaient celles du cadavre. Aucun doute ne semblait possible, l'évidence s'imposait, M. de Terrys avait cessé de vivre.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents le cent à douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par Jopuis le 1er Janvier dernier, et même si le compte (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Cie., Éditeurs,

Botte 126, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal.